« Découvrir l'âme africaine ». Les temps obscurs du tourisme culturel en Afrique coloniale française (années 1920-années 1950)

"Discovering the African Soul". The Dark Ages of Cultural Tourism in French Colonial Africa (1920s-1950s)

Sophie Dulucq

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18620>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18620

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 27-48

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Sophie Dulucq, « « Découvrir l'âme africaine ». Les temps obscurs du tourisme culturel en Afrique coloniale française (années 1920-années 1950) », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 21 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18620> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18620>

Sophie Dulucq

« Découvrir l'âme africaine* »

Les temps obscurs du tourisme culturel
en Afrique coloniale française
(années 1920-années 1950)

C'est dans les termes suivants que la *Revue des voyages* vante, en 1958, les charmes de nouveaux circuits touristiques organisés en Afrique occidentale française :

« Ces croisières [...] sont conçues de telle façon qu'en peu de jours, le touriste puisse voir le maximum de choses. Non seulement, au cours du voyage, les beautés naturelles des pays traversés sont mises à la portée du voyageur, mais aussi le folklore indigène, les tribus les moins accessibles, les curiosités de la vie locale avec, entre autres, les marchés si pittoresques de l'Afrique noire et une faune d'une variété sans égale qui fera le bonheur des chasseurs d'images »¹.

Depuis plusieurs décennies, en effet, les territoires français d'Afrique subsaharienne sont devenus des destinations sinon courantes du moins prisées par une élite de voyageurs à la recherche de dépaysement et d'exotisme. Certaines activités touristiques y sont repérables dès la fin du XIX^e siècle — liées à l'attrait de la chasse dans les savanes sahéliennes ou en forêt —, mais en dépit d'un intérêt sans cesse réaffirmé par les pouvoirs coloniaux, les infrastructures indispensables au développement du tourisme ont été lentes à se mettre en place (Marcin 2006). On discerne néanmoins les prémisses d'un développement touristique en Afrique « noire » française à mesure que les conditions de transport s'améliorent — routes, trains, puis avions (Haumonté 2005) — et que divers organismes publics ou privés commencent à encadrer les touristes. Certes le nombre des visiteurs est encore réduit au moment

* Cette expression éminemment datée est tirée d'une brochure touristique du début des années 1950 : Services d'Information de l'AEF, *Afrique équatoriale française* (brochure éditée à l'occasion de la participation de l'AEF à la foire exposition de Brazzaville), 1951, p. 40.

1. *Revue des voyages*, n° 3 (dossier spécial AOF), 1958, p. 14.

des indépendances, même avec les progrès du transport aérien dans l'après-guerre qui met Dakar ou Brazzaville à quelques heures de Paris. Mais l'activité touristique, difficile à quantifier en l'état actuel des recherches et compte-tenu de l'imprécision structurelle des sources, ne cesse de progresser tout au long de la période coloniale, passant de quelques centaines de voyageurs dans les années 1920 à quelques milliers dans la décennie 1950.

Parallèlement à cet engouement relatif pour les voyages en Afrique, une impulsion est donnée par l'administration coloniale avec la publication des premiers guides, comme ceux réalisés sous l'égide du gouvernement général de l'AOF à partir des années 1920, régulièrement réédités au cours des années 1930-1940 puis relayés par les *Guides Bleus* Hachette à partir des années 1950². En mobilisant administrateurs, militaires, mais aussi savants et érudits, les autorités n'hésitent pas à inventorier des sites, à proposer des circuits, à dispenser des conseils pratiques aux voyageurs, à définir ce qui est « touristiquement pertinent » (Furlough 2002), tout en vantant les mérites de l'« œuvre coloniale ». Il faut cependant bien garder en tête que le tourisme est demeuré une activité très marginale avant les indépendances, mobilisant souvent davantage les talents rhétoriques des administrateurs coloniaux que le financement effectif d'infrastructures sur le terrain.

Plusieurs recherches en histoire ont commencé à explorer les aspects politiques, administratifs et économiques de l'émergence du tourisme en Afrique (Marcin 2006 ; Dulucq 2009), ainsi que ses liens avec l'entreprise coloniale (Zytnicki & Boumeggoutti *et al.* 2006 ; Zytnicki & Kazdaghli 2009), travaux auxquels le lecteur pourra se reporter, s'il le souhaite, pour saisir les contours et les objectifs de ces pratiques soutenues par les autorités françaises. Celles-ci voient en effet dans le développement touristique un moyen de prodiguer aux voyageurs une « leçon de choses » impériale dans les années 1920-1930 (Furlough 2002) puis, dans les années 1950, une voie possible de développement (Dulucq 2009).

En remontant à cette genèse, on découvre que des expériences précoces ont contribué à l'« invention » d'une Afrique touristique qui s'est appuyée sur la mise en scène d'éléments relevant de la sphère culturelle. En l'absence de sites monumentaux à visiter, le primo-tourisme s'est bien sûr essentiellement structuré autour de la promotion de la chasse et de la nature, sur le modèle du *safari* développé dans les colonies britanniques. Mais tous les touristes de l'époque ne sont pas exclusivement chasseurs ou amateurs de faune et de flore. Beaucoup d'entre eux sont également mus par l'idée d'une rencontre avec l'Afrique mystérieuse et éternelle, poussés au voyage par leur curiosité pour des mœurs et des coutumes étranges, par le pittoresque d'un folklore indigène aux contours exotiques et par l'attrance pour un

2. Gouvernement général de l'AOF, *Guide du tourisme en Afrique occidentale française*, Paris, Émile Larose, 1926. Ce guide fut régulièrement réédité et augmenté. Le premier *Guide Bleu* date de la fin des années 1950 et s'inspire partiellement de ces guides antérieurs publiés par les autorités aofiennes.

artisanat local de plus en plus valorisé. L'offre touristique s'est adaptée à cette demande — qu'il faut resituer dans un contexte colonial profondément marqué par des logiques économiques, politiques et idéologiques spécifiques³ (Zytnicki & Boumeggouti 2006 : 9-10) —, tout en la renforçant selon des mécanismes déjà bien rodés en Europe occidentale (Boyer 1996 ; Bertho-Lavenir 1999).

Cet article se propose d'examiner les premières formes de mise en tourisme des cultures locales en se concentrant particulièrement sur les activités « culturelles » proposées aux voyageurs de l'époque. Ce sera l'occasion d'inscrire le fait touristique dans une histoire plus globale des représentations et des savoirs coloniaux et de souligner, en s'appuyant notamment sur les travaux d'Anne Doquet (1999, 2002) et de Gaetano Ciarcia (1998, 2003) sur le pays dogon contemporain, les relations étroites qu'a très tôt entretenues le tourisme en Afrique avec l'ethnographie. Il s'agira également de saisir les premiers mécanismes de folklorisation et de patrimonialisation (peut-être même de « marchandisation » ?) des cultures locales, prodromes d'un processus qui a atteint aujourd'hui des dimensions particulièrement spectaculaires dans certaines zones, comme justement chez les Dogons⁴.

Des sources variées — récits de voyage individuels, guides, rapports, documents officiels ou privés — fournissent à l'historien un matériau précieux pour étudier la manière dont les acteurs d'une activité touristique balbutiante se sont saisis des cultures africaines à l'époque coloniale. Mais cette documentation présente des lacunes de taille et ne permet pas, loin s'en faut, de répondre en détail à des interrogations parfois simples. Ainsi, la documentation officielle consultée à ce jour n'a-t-elle fourni que des chiffres

3. Il ne s'agit pas de considérer, de façon simpliste, que les pratiques touristiques actuelles sont directement héritées des expériences de l'époque coloniale. Ce serait tomber dans le cliché réducteur assimilant tourisme et (néo-)colonialisme. Pour autant, il paraît légitime et éclairant de réinscrire les usages du tourisme contemporain en Afrique dans la longue durée.
4. Il convient d'avoir pleinement conscience des biais qu'induit l'utilisation, dans une recherche historique, d'enquêtes ethnologiques récentes. Le risque principal est évidemment de plaquer les analyses contemporaines sur le passé, sans possibilité d'étayer et de documenter solidement le propos. Alors que l'ethnologue peut solliciter directement les acteurs du tourisme en pays dogon et construire son objet scientifique en interaction avec eux, l'historien se trouve démuné : les sources coloniales des années 1930-1950 n'envisagent pratiquement pas le rôle des Dogons dans la mise en tourisme de leur patrimoine, pas plus que leur éventuelle perception de l'activité touristique. Pour autant, les avantages heuristiques d'un tel rapprochement sont tangibles : il permet de poser l'importante question historiographique de l'*agency* des populations africaines en situation coloniale (leur marge de manœuvre et leur « quant à soi ») et de décentrer le regard des colonisateurs vers les colonisés. La référence aux recherches ethnologiques actuelles rend possible l'hypothèse de formes de continuité historique depuis l'époque coloniale. Le rôle complexe joué par les populations locales lors de la mise en tourisme de leur espace et de leur patrimoine peut, dès lors, être repensé dans la longue durée, sans qu'il faille perdre de vue l'idée qu'il s'agit d'une piste d'interprétation non corroborée par la documentation directe.

fragmentaires et généralement très approximatifs du nombre de touristes visitant l'AOF ou l'AEF⁵. Identifier les promoteurs du tourisme africain n'est pas toujours facile avant la Seconde Guerre mondiale, dans la mesure où, par exemple, les brochures de propagande touristique émanant des services d'information fédéraux ou territoriaux sont rarement signées — voix anonymes de l'administration. Quant aux traces documentaires laissées par/ou à propos des acteurs africains du tourisme (guides, danseurs, artisans, employés de l'hôtellerie, etc.), elles sont sporadiques et, là encore, ne donnent souvent lieu qu'à des allusions rapides et factuelles, difficilement mobilisables pour une interprétation approfondie.

Tout en ayant pleinement conscience des limites auxquelles se heurte l'enquête historique, nous avons l'ambition d'explorer dans cet article une facette d'un sujet qui n'a guère retenu jusqu'ici l'attention des historiens du fait colonial, alors même que le tourisme constitue un point d'entrée original dans l'histoire de l'Afrique sous domination européenne. Nombreuses sont les pistes (documentaires, interprétatives) qui mériteront à coup sûr d'être complétées, approfondies et enrichies. Dans l'état actuel de nos recherches, il apparaît d'ores et déjà que les adeptes du tourisme culturel contemporain ont eu des devanciers à l'époque coloniale, avides tout autant qu'eux de découvrir l'Afrique « authentique » et « éternelle », ce qui ne fut pas sans conséquence sur les populations visitées.

S'intéresser « aux hommes et à la terre d'Afrique » :
quand le touriste se pique d'ethnologie et d'histoire

C'est sous l'égide du Gouverneur général Jules Carde qu'est publié, en 1924, le *Bréviaire du tourisme en Afrique occidentale française*, édité par les services du gouvernement général et imprimé par les services centraux de l'AOF. Dans la logique des directives données par le ministre des Colonies Albert Sarraut, au début des années 1920, Carde s'attache à encourager l'essor des territoires de la fédération dans un contexte de relative croissance de l'économie coloniale⁶, ce que fera également son successeur Jules Brévié. Cet intérêt pour les possibilités de développement touristique dans les colonies africaines est le fait d'un nombre relativement restreint d'individus avant la Seconde Guerre mondiale, les initiatives relevant souvent de personnalités isolées de l'administration coloniale, de militaires aventureux,

-
5. Renseignements de toutes les façons difficiles à obtenir, dans la mesure où les voyageurs semblent assez souvent combiner le voyage d'affaires et le voyage d'agrément. Sans doute cette question importante de la quantification trouvera-t-elle des éléments de réponse dans une collecte systématique de la documentation adaptée : rapports de services divers (Police et Sûreté, Douanes...), registres des ports et des aéroports, rapports politiques et économiques...
 6. Jules Carde, gouverneur de 1923 à 1930, est le promoteur de la politique de « mise en valeur » des colonies et le propagateur du mot d'ordre selon lequel il fallait « faire du Noir ».

d'amateurs de voyages sportifs, tous promoteurs d'un tourisme d'élite. On peut évoquer quelques figures remarquables, comme l'administrateur Jules Leprince qui repère des itinéraires et des sites potentiels au Fouta Jallon (Guinée) dès 1910⁷. On rencontre aussi des aristocrates et des grands bourgeois amoureux de la chasse et du voyage d'exception — l'incontournable Émile-Louis Bruneau de Laborie (1929, 1931)⁸ ou le baron Jacques de Fouchaucourt (1928, 1938) — et divers polygraphes du Parti colonial, tel Maurice Rondet-Saint (1933), un temps directeur de la Ligue maritime et coloniale et auteur de plusieurs récits de voyage dans l'empire français.

Le tourisme, s'il n'a pas de poids économique réel, est toutefois un secteur susceptible d'attirer en Afrique des hommes d'affaires, des décideurs, des colons ou des investisseurs potentiels. La connaissance des colonies est aussi un vecteur de l'idée coloniale et de construction d'une identité impériale, même auprès de ceux qui ne voyageront jamais (Furlough 2002). Il n'est donc guère étonnant de voir fleurir la propagande touristique à partir des années 1920 — vraisemblablement disproportionnée par rapport au nombre réel de voyageurs —, relayée en métropole par l'Office colonial puis par l'Agence générale des Colonies⁹. Après 1945, la tendance se confirme, avec un infléchissement dans les objectifs de la promotion touristique : pour les services centraux des colonies et des fédérations comme pour le ministère de la France d'Outre-Mer ou les directeurs d'agences spécialisées dans le tourisme outre-mer¹⁰, c'est avant tout l'argument du développement économique qui est mis en avant pour soutenir les efforts touristiques, dans le cadre des plans d'investissement du FIDES (Dulucq 2009).

Quelles que soient les motivations finales, les guides et les brochures de propagande touristique qui organisent et amplifient le discours officiel s'accordent sur un constat tout au long de la période coloniale : aux chasseurs de gibier ou d'images qui se rendent pour leurs loisirs dans les colonies s'ajoutent les vacanciers qu'attirent « les excitants plaisirs des découvertes de terres et d'hommes primitifs »¹¹ et, plus généralement, tous ceux qui « s'intéressent aux hommes et à la terre d'Afrique »¹². De fait, « l'étude des races et des mœurs indigènes » est aussi l'un des « motifs qui peuvent attirer

7. Jules LEPRINCE (1910) a été tour à tour administrateur du Moyen-Congo, commandant du cercle de Labé (Guinée) et maire de Conakry en 1918.

8. Issu de l'aristocratie parisienne, militaire, pilote, cet apologue du duel (*Les lois du duel*, Paris, Éditions de la revue *Les Armes*, 1912) est aussi l'auteur de multiples récits de ses exploits cynégétiques en Afrique (où il meurt d'ailleurs d'un accident de chasse en 1930).

9. Transmuée ultérieurement en Agence économique de la France d'outre-mer.

10. Voir par exemple, dans les années 1950, le rôle d'un zélateur infatigable du tourisme subsaharien, Charles Duvelle, directeur général de l'ANTOM (Association nationale pour le Développement du Tourisme dans les Territoires d'Outre-Mer) ou l'implication personnelle du gouverneur de l'AEF.

11. Services d'information de l'AEF, *Afrique équatoriale française*, op. cit. (Académie des Sciences d'Outre-mer, Af carton 15, n° 167).

12. *Chroniques d'Outre-mer*, n° 29, octobre 1956, p. 35.

des visiteurs dans la Colonie »¹³. Tout un programme s'offre au visiteur que la découverte culturelle intéresse, promu d'office au rang d'ethnographe amateur :

« Le touriste que retient particulièrement l'homme, ses mœurs, ses travaux, ses œuvres d'art n'a, lui aussi, que l'embarras du choix dans l'immense variété du peuplement du centre africain français. À travers les tam-tam et les cérémonies fétichistes du Sud, les fantasia et les rituels musulmans du Nord, il pourra chercher à découvrir l'âme africaine si mystérieuse et si attachante. Il s'attachera aux différents arts locaux : sculptures, poteries, peintures murales ; il s'intéressera à la musique centrafricaine dont l'étude vient juste de commencer, mais laisse déjà entrevoir tout un monde de rythmes, de tons et de cadences, pleins d'attraits pour le chercheur soucieux de remonter aux sources de l'expression musicale primitive »¹⁴.

Il est remarquable de voir comment l'ensemble des promoteurs du tourisme place le voyage en Afrique sous les auspices de la jeune science ethnographique ; ces savoirs récents viennent pimenter le simple plaisir du dépaysement et légitimer la démarche des voyageurs. Le touriste, du haut de sa supériorité d'Européen, est convié non pas à simplement rencontrer des populations, mais à les étudier avec toute la distance requise. Comme le précise une brochure de 1931 : « Pour avoir, au point de vue du pittoresque, une réputation moins brillante que [la Guinée], la Côte-d'Ivoire offre cependant aux amateurs de pittoresque et d'études ethnographiques de nombreuses attractions et d'intéressants objets d'étude »¹⁵. Le touriste est ainsi invité à s'inscrire dans la démarche de connaissance des populations colonisées, ce qui était au cœur de l'émergence des savoirs coloniaux depuis le XIX^e siècle (*Cahiers Jussieu* 1976 ; Nordman & Raison 1980) et plus spécifiquement de l'africanisme (Sibeud 2002). On conseille parfois aux voyageurs, en plus des cartes, du matériel de chasse, de camping et de photographie, de se munir de « quelques-uns des ouvrages qui ont été publiés sur l'histoire, l'ethnographie, les coutumes du pays, la faune, la flore, la documentation économique, etc. »¹⁶.

Les guides touristiques puisent directement dans les travaux ethno-historiques de Maurice Delafosse ou de Georges Hardy, compilant et vulgarisant un certain nombre de connaissances sur le passé africain, évoquant pêle-mêle les anciens empires soudanais et les guerres de conquête du XIX^e siècle. Les travaux des savants coloniaux — historiens, ethnologues, archéologues, linguistes — sont une source importante où s'alimentent les auteurs souvent anonymes des ouvrages touristiques des années 1920-1930.

13. Gouvernement général de l'AOF, *Bréviaire du tourisme en Afrique occidentale française*, Paris, Larose, 1924, p. 5.

14. Services d'information de l'AEF, *Afrique équatoriale française*, op. cit., p. 39-40.

15. Exposition coloniale internationale de Paris, Commissariat de l'AOF, *Le tourisme en Afrique occidentale française*, 1931, p. 17.

16. Gouvernement général de l'AOF, *Bréviaire du tourisme en Afrique occidentale française*, op. cit., p. 6.

La constitution d'un patrimoine touristique a en effet besoin de connaissances validées et d'un discours d'autorité : il a déjà été fait allusion à l'utilisation massive de Maurice Delafosse dont le classique, *Haut-Sénégal-Niger* (1912), sert de référence à toutes les mises au point historiques destinées aux voyageurs curieux dès les premières brochures de l'Entre-deux-guerres.

Des contacts fructueux sont même noués dans les années 1930 par les services des gouvernements généraux des colonies avec des institutions savantes métropolitaines, comme l'attestent les courriers échangés par Henri-Georges Rivière, alors directeur du Musée de l'Homme (Byrne 2001) : « En retour de l'aide offerte par l'administration coloniale [*aux missions ethnographiques en AOF*], le musée exposa et diffusa des prospectus touristiques pour les colonies. Les missions de Griaule, en particulier, suscitèrent beaucoup d'intérêt public, ce qui créa de la publicité pour les colonies »¹⁷. Au Soudan français, on a d'ailleurs largement recours aux recherches assez largement médiatisées de Marcel Griaule et de ses élèves, au détour d'exposés ethno-touristiques sur la cosmogonie dogon¹⁸.

La vulgarisation scientifique à la sauce touristique s'amplifie après 1945, d'autant plus que des institutions pérennes de recherche scientifique se sont installées en AOF sous l'égide de l'Institut français d'Afrique noire de Dakar. Ainsi, les multiples co-auteurs du premier *Guide Bleu* de l'AOF en 1958 sont, pour la plupart, des scientifiques reconnus, chercheurs à l'IFAN. On trouve parmi les contributeurs Théodore Monod, zoologue, botaniste et directeur de l'IFAN ; Bohumil Holas, chef de la section ethnographie-sociologie ; Raymond Mauny, chef de la section archéologie-préhistoire ; Gérard Brasseur, géographe et directeur du Centre IFAN de Bamako, etc. (Houlet 1958).

Cette mobilisation des spécialistes de sciences humaines et sociales est d'ailleurs un classique, que ce soit en métropole — les recherches des érudits locaux y interviennent également dans la construction des discours touristiques — ou dans les territoires colonisés où ce discours appartient aux seuls savants européens (Zytnicki & Boumeggouti *et al.* 2006 : 12-13). Dès lors, il n'est pas difficile d'imaginer qu'hier comme aujourd'hui, les touristes sont « guidés par le besoin de confirmer leurs connaissances livresques », qu'ils aient lu Griaule, Delafosse ou quelque roman colonial teinté d'ethnographie. C'est là que réside l'essence même de la pratique touristique : aller reconnaître plutôt que découvrir (Doquet 1999 : 250), contrairement au discours que tiennent sur eux-mêmes les acteurs du secteur, qui se voient plutôt comme des explorateurs des temps modernes. Cette vulgarisation ethno-historique constitue moins un outil de découverte ou de connaissance approfondie qu'un instrument de légitimation de l'entreprise touristique qui s'installe résolument au carrefour du divertissant et de l'instructif.

17. Bibliothèque du Musée de l'Homme, MS 134 : prospectus de propagande touristique, Lettres de G.-H. Rivière aux Gouverneurs des colonies, cité par Alice BYRNE (2001).

18. *Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer*, numéro spécial : *Le tourisme en Afrique française*, 1955, pp. 140-141.

On a mis en évidence les mêmes processus dans les guides de voyages en Europe — des *guides Baedeker* aux *Guides Joanne*, en passant par les *Guides Bleus* Hachette — qui, dès le XIX^e siècle, situent l'acte touristique dans une perspective d'autoformation par le voyage (Boyer 1996 ; Bertho-Lavenir 1999). En cela, les bréviaires touristiques publiés en AOF et en AEF sont le prolongement direct des guides métropolitains, comme l'étaient déjà les premiers ouvrages touristiques sur le Maghreb à la fin du XIX^e siècle (Zytnicki 2006 : 90-92). L'entrée de l'Afrique de l'Ouest dans la célèbre collection des *Guides Bleus* (Houlet 1958) à la fin de la période coloniale confirme une forme de « normalisation » du tourisme subsaharien, qui fait largement appel aux connaissances savantes de l'époque, vulgarisées au profit d'un lectorat familier de la structure des guides de voyage. C'est aussi une reconnaissance des frontières élargies de la Plus grande France.

Les guides ne se contentent pas de vulgariser les savoirs ethnographiques de l'époque. Ils égrènent aussi les clichés habituels sur la « mentalité » des indigènes (bonhomie, nonchalance, fatalisme, paresse, etc.). On y classe les peuples selon la terminologie psychologisante de l'époque, comme cela est d'ailleurs pratiqué dans les classifications des populations européennes, proposée par la littérature touristique :

« Au nord-est de la colonie (de Côte-d'Ivoire), le voyageur visitera, non sans plaisir, Bondoukou, une des plus vieilles villes de l'AOF, habitée par des Mandés musulmans, aux cases en pisé, qui forment un îlot au milieu des Abrous animistes. Ces Mandés venus du pays ashanti à la fin du seizième siècle, ont asservi les autochtones, les Koulangos, peuple le plus doux et le plus paisible qu'il soit possible de rencontrer »¹⁹.

Certaines considérations amènent aussi à évoquer, çà ou là, le corps des Africains, agrément pour l'œil du touriste en mal d'émotions qui, de Paul Morand à Jean-Richard Bloch (1929)²⁰ en passant par Gide, évoque les silhouettes sculpturales des « indigènes ». Pour attirer le voyageur à Odienné, on précise volontiers que la ville est « célèbre pour la beauté des femmes, croisements de nègres et de peulhs, aux traits fins et réguliers, aux corps sveltes et élégants [...] »²¹.

Dans un registre différent, le voyage en Afrique est parfois présenté comme une forme de voyage dans le temps, qu'il s'agisse de remonter aux sources antiques²² ou vers l'aube de l'humanité. Comme le proclame une brochure en trois langues (français, anglais, allemand) de 1958 vantant les

19. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*, p. 19.

20. Pour lui, le Noir est « comme l'accomplissement de l'obscur idéal physique ».

21. Exposition coloniale internationale de Paris, Commissariat de l'AOF, *op. cit.*, p. 19.

22. « Partout le voyageur aura sous les yeux une vie indigène extrêmement pittoresque, une vie rappelant par sa rusticité, mais aussi par son mouvement ordonné, et, disons-le, par sa grandeur, les plus beaux tableaux de l'Antiquité », in Gouvernement général de l'AOF, *Guide du tourisme en Afrique occidentale française*, Paris, Agence économique des Colonies, Larose, 3^e édition, 1935, p. 7.

charmes de l'AEF : « Le voyageur y découvrira des types physiques remarquables, des coutumes et des modes de vie inchangés depuis des millénaires côtoyant les aspects de la vie la plus moderne »²³.

Certes « les hommes plus que les sites constituent l'attrait principal du tourisme africain »²⁴. Mais la visite de monuments fait si intrinsèquement partie des pratiques occidentales, en métropole (Boyer 1996 ; Bertho-Lavenir 1999) comme dans les colonies nord-africaines (Zytnicki & Boumeggouti *et al.* 2006), que les promoteurs du tourisme aofien et aefien partent eux aussi à la recherche de lieux valorisables. Bien souvent, d'ailleurs, en l'absence de grands vestiges du passé, c'est vers les réalisations coloniales que sont aiguillés les touristes, incités à visiter le quartier européen d'une ville ou, sur telle ou telle rivière de l'Oubangui-Chari, à aller admirer un « pont splendide ». Quoi qu'il en soit, plusieurs monuments sont mis en avant selon des modèles discursifs éprouvés par nos rédacteurs anonymes. À Djenné, c'est bien sûr la grande mosquée qui constitue un site touristique majeur, avec la vieille ville. À Gao, la visite s'impose au tombeau de l'Askia Mohammed, « grande pyramide de briques sèches, hérissée de poutres, témoignage du puissant État Sonrhāi disparu, qui subsista du VII^e au XVI^e siècle et dont les fondateurs auraient été des chrétiens convertis vers l'an mil à l'Islam »²⁵. À Tombouctou, il faut absolument aller voir la maison de Caillié et la mosquée Sankoré. Près de Bandiagara, il ne faut pas manquer l'excursion aux grottes de Deguembéré où périt El Hadj Omar Tall.

Les premiers guides des années 1920 — jusqu'au *Guide Bleu* de 1958 — exaltent avec lyrisme les gloires d'antan, et ce d'autant plus volontiers que les vestiges du passé ne sont pas toujours très spectaculaires :

« Que de souvenirs évoquent, chez le voyageur, le seul nom de Soudan ! C'est, au Moyen-Âge, le tumulte des empires de Gao et de Mali ; Songhrais et Mandés, affaiblis par leurs conquêtes, détruits par les guerres ; c'est la venue à Tombouctou de la petite armée marocaine dont les mousquetaires eurent raison des royaumes affaiblis. [...] Dans la région de Gao et de Tombouctou, le touriste visitera avec émotion les villes autrefois si puissantes, tombées avant notre occupation sous le joug des peuples voilés du Sahara, autrefois pillards du désert et qui sont devenus, sans l'organisation de la défense saharienne, nos utiles auxiliaires ; [...] en continuant vers le sud [...] il séjournera à Sikasso qui résista à Samory et fut inutilement assiégée par ce conquérant »²⁶.

La mise en tourisme, qui passe immanquablement par l'« invention » de sites (Bertho-Lavenir 1999 ; Zytnicki 2006 : 87-88), se fait parfois au risque

23. Service de l'Information du Haut-commissariat de la République française à Brazzaville, *L'Afrique équatoriale française*, Casablanca, Édition Fontana, 1958, p. 88.

24. *Chroniques d'Outre-mer*, n° 18, août-septembre 1955, pp. 61-62.

25. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 138.

26. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*, p. 20.

de la déconvenue. C'est le cas à Tombouctou, dont les touristes ont peut-être trop rêvé. On l'a dit, les touristes vont souvent vérifier sur place ce qu'ils ont lu, et ressentir l'impression à laquelle ils se sont préparés (Doquet 1999 : 251). Le désappointement est palpable chez Paul Morand (1928 : 52) qui parle de Tombouctou comme d'un « gros village nègre », frustrant sur le plan touristique — beaucoup ont d'ailleurs cherché à le dissuader d'y faire étape — et où tout tombe en ruine. Même déception chez le baron de Foucaucourt qui s'exprime dans un récit publié la même année que celui de Morand : « La déchéance de la grande métropole africaine s'est depuis [l'époque de Caillié] poursuivie, et le touriste en revient généralement déçu », n'ayant à visiter que des « cases médiocres » et les modestes hébergements de René Caillié lui-même, de Heinrich Barth et de Gordon Laing. En dehors de « quelques magasins assez riches en objets indigènes », Tombouctou « ne mérite guère qu'une visite d'une journée [...] » (de Foucaucourt 1928 : 107-108)²⁷.

Il faut dire que la ville des portes du désert était devenue, dans le contexte des explorations systématiques au début du XIX^e siècle, un véritable « mythe géographique », un « lieu de condensation » de l'imaginaire européen, la « synecdoque d'une Afrique à explorer » (Surun 2002 : 131-132). Au moment de son « dévoilement », Tombouctou ne peut que décevoir les voyageurs européens, à l'instar de ses premiers visiteurs du siècle précédent : « Tout se passe comme si le voyageur, qui arrive porteur d'une certaine représentation de Tombouctou, se trouvait dépourvu d'image parce que l'objet qu'il a soudain sous les yeux ne peut être saisi à travers cette représentation » (*ibid.* : 143).

Le mythe a la vie dure²⁸, de même que la déception sans cesse réitérée. Il semblerait que « personne n'[a] rien appris sur Tombouctou entre-temps », qu'« aucun voyageur ne prend en compte la déception de ses prédécesseurs » : la représentation mythique est « décidément indétrônable » (*ibid.* : 143). Des premiers explorateurs du XIX^e siècle aux premiers touristes du XX^e, le mécanisme est rigoureusement similaire : il convient d'aller éprouver soi-même la force du mythe, et d'expérimenter en personne le désappointement...

Une mise en scène folklorisée des cultures locales

Les guides et les brochures ne se contentent pas de produire des discours. Ils invitent aussi les lecteurs à se lancer dans des activités concrètes, à développer des pratiques touristiques. On engage le touriste à assister à des

27. Voir également dans ce numéro, l'article de Marco AIME, « Les déçus de Tombouctou ».

28. Félix Dubois, à la fin des années 1890, contribue à retourner la réalité (le déclin effectif de la ville) en un nouvel attrait : Tombouctou « la mystérieuse » cache sa splendeur sous des dehors misérables et ne livre son secret qu'aux voyageurs initiés (cité dans Isabelle SURUN 2002).

fêtes — les fameux « tam-tam » systématiquement évoqués —, à acheter des souvenirs artisanaux, parfois à rencontrer des notables « indigènes ». Il s'agit partout d'accéder à une Afrique à la fois authentique et, par-dessus tout, la plus traditionnelle possible.

Dès les années 1920, les récits des voyageurs ne sont pas en reste, et vantent le charme bigarré de la vie locale. Paul Morand (1928 : 74), traversant l'AOF en 1928, considère la visite du marché de Danané, en Côte-d'Ivoire, comme « l'un des plus émouvants spectacles de [s]on séjour ». En 1955 encore, sous la plume du directeur général de l'Agence nationale pour le Développement du Tourisme Outre-Mer, le pittoresque des marchés demeure la première curiosité proposée aux potentiels voyageurs :

« Comme dans tout centre africain, on ne saurait quitter Dakar sans aller faire un tour au marché, le marché de Sandaga qui offre le spectacle haut en couleurs d'une foule grouillante, faite de races multiples, vêtue de teintes très vives. Pour l'Européen arrivant en Afrique, les scènes de marché sont parmi les plus appréciées des amateurs d'exotisme. Sans doute parce qu'elles permettent de prendre immédiatement contact avec la vie locale et de saisir sur le vif des manifestations spontanées de populations pas toujours faciles à pénétrer »²⁹.

Un autre spectacle prisé est celui du « tam-tam », terme générique qui désigne des réalités variées : cérémonies impliquant chants et danses, spectacles organisés par les autorités locales dans les années 1920-1930, spectacles en cours de folklorisation comme les danses masquées dogon (Doquet 1999 : 259) ou spectacles intégralement commerciaux, assurés par des professionnels à partir des années 1950. Dans la partie de son récit intitulé « Conseils pratiques », Paul Morand donne un certain nombre d'indications aux aspirants au voyage dans la boucle du Niger : s'ils veulent voir des danses, des cérémonies et des festivités en tout genre, il leur faut télégraphier à l'avance chez les administrateurs de cercle, « au premier interprète ou à l'écrivain ». C'est justement parce qu'il n'a pas prévenu suffisamment tôt les autorités qu'il n'a pas pu assister, à Banfora, au « fameux tam-tam coït » (*sic*) (Morand 1928 : 55). En pays dogon, dans les années 1950, on conseille d'assister, à Sangha comme à Bandiagara, à la danse des masques, dans une région qui « par ses sites comme par son folklore, peut être rangée parmi les plus touristiques de l'Afrique occidentale »³⁰.

La danse est parfois une activité pratiquée par des professionnels, comme en atteste cet exemple des années 1930, sans que l'on sache très bien si la professionnalisation est directement liée à la présence de touristes :

« [...] Touba (en Côte-d'Ivoire), au milieu d'un paysage gracieux, est renommé pour ses "tam-tam" variés, ses danseurs géants costumés montés sur des échasses cachées sous d'amples pantalons ; [...] au nord d'Odienné, existe un corps de danseurs et

29. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 136 (numéro spécial dirigé par Charles Duvelle, directeur général de l'ANTOM).

30. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 141.

de danseuses professionnels, composé de jeunes indigènes entraînés dès l'enfance, dont les danses mimées, les ballets, aux sons de nombreux instruments, sont des plus gracieux »³¹.

Vers 1955, on repère au hasard des sources consultées la mention de quelques spectacles visiblement organisés en marge de certains équipements touristiques, sans que l'on puisse clairement identifier les acteurs de ces attractions. Tout au plus, dans la bourgade de Man (Côte-d'Ivoire) où a été installé un « campement-restaurant », note-t-on la tenue de « danses pratiquées par des danseurs fétichistes masqués »³², sans qu'il soit possible de savoir si ces danses sont déjà le fait d'individus salariés. Ailleurs, le touriste est invité à faire coïncider sa visite avec les fêtes locales plus spontanées, comme chez les Bororos de Bouar, sur l'itinéraire conseillé entre Bangui et Brazzaville :

« Le touriste aimera assister à une de leurs fêtes coutumières, telle la fameuse fête du Mouton, qui rassemble fréquemment plus de 2 000 personnes ; les danses martiales suivent les prières ; ce ne sont que bruits de tam-tam et de trompettes ; au milieu de tout cela, on admire les chefs en grand costume, montés sur leurs chevaux richement caparaçonnés ; enfin, après le sacrifice de quelques moutons et bœufs, un immense festin groupe les participants, qui, au son des musiques guerrières, s'égaient longuement près des cases »³³.

Selon Anne Doquet (1999 : 259), il est difficile « de reconstruire l'évolution de ces danses qui n'ont pratiquement jamais intéressé les ethnologues », compte tenu de la rareté des écrits consacrés à leurs formes folkloriques. Cette ethnologue signale cependant que « durant les années de la colonisation, des sorties occasionnelles étaient imposées par l'administration coloniale pour honorer la visite d'un personnage important » ; mais, « c'est dans les années cinquante qu'elles ont pris une tournure plus régulière et qu'un salaire a été fixé pour chaque participant », avant une complète professionnalisation de certains jeunes danseurs dogon, intégrés dans la troupe de folklore national malien après l'indépendance. Les chercheurs ont par ailleurs mis en évidence pour la période plus récente des années 1980-2000 des processus de transformation et de standardisation des danses masquées dogon (*ibid.* : 260), au cours desquelles les protagonistes doivent exhiber l'« authenticité » de la manifestation³⁴. C'est ce que déplore déjà l'ethnologue Bohumil Holas (cité dans Houlet 1958 : CXLIX), lorsqu'il déclare que les danses masquées, à l'origine de caractère hiératique, sont devenues « grâce à leur popularité bibliographique, une attraction touristique banale ».

Les « chefs indigènes » constituent eux aussi une quasi-attraction touristique pour les premiers voyageurs des années 1920-1930 (Marcin 2006 :

31. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*, p. 19.

32. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 152.

33. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 206.

34. Pas de chaussures de sport, pas de lunettes de soleil, pas de montres, etc.

21). Plusieurs *globe-trotters* rendent ainsi visite à des dignitaires, comme en attestent les témoignages de Émile-Louis Bruneau de Laborie (1931), de André Gide (1927) (qui, lors de son fameux voyage d'investigation au Congo, a aussi des activités de nature pleinement touristique) ou de Marcel Sauvage (1937). Ce dernier rencontre plusieurs chefs au Cameroun, notamment Hamaloukou, sultan de Tibati, et Hayatou, sultan de Garoua. Il a droit à une parade de guerriers en cotte de maille, organisée à son seul bénéfice (Marcin 2006 : 21). Certains chefs se plient d'assez mauvaise grâce à des visites visiblement imposées par l'Administration (*ibid.* : 209).

Mais, de façon générale, soit sous la contrainte des autorités soit en vertu d'un intérêt bien compris, on peut imaginer que certains individus parmi les populations visitées, ont directement contribué à mettre en scène, selon les *desiderata* des étrangers, telle ou telle cérémonie, se faisant « les garants de l'image à présenter » (Doquet 1999 : 255) et participant à une invention touristique de la tradition. À l'exemple des informateurs et des premiers guides de la région de Sangha, certains membres des communautés villageoises attractives ont su précocement identifier, capter et canaliser les attentes des Occidentaux — tant auprès des ethnographes que des touristes attirés par les écrits ethnographiques. Ainsi, « le succès durable de la société dogon [en tant qu'attraction touristique] suppose la coïncidence entre l'objet de la quête des visiteurs et ce qu'ils croient constater au cours de leur pérégrination : les Dogon se montrent bien dogon » (Doquet 2002 : 2), ce qui suppose la participation active de quelques-uns à la mise en scène touristique. Les sources de l'époque coloniale sont malheureusement muettes sur cette co-crédation de l'espace et des pratiques touristiques par les Africains, telle que peut l'étudier aujourd'hui l'ethnologue — co-crédation qui implique à la fois des formes de duplicité (pour « berner » le tourisme crédule et lui donner à voir ce qu'il attend), mais aussi des formes complexes de réappropriation d'une vision occidentale de la « tradition » (*ibid.* : 9-10).

Artisanat, patrimonialisation, muséification

Le développement du tourisme en Afrique subsaharienne a eu, on s'en doute, de multiples retombées sur les économies locales. Certes, la fréquentation des circuits touristiques de l'AOF et de l'AEF n'atteint pas, loin s'en faut, celle de régions plus précocement et plus massivement fréquentées comme les territoires britanniques ; son impact est bien moindre qu'en Rhodésie (McGregor 2003), en Union sud-africaine ou au Kenya, territoires où se développe notamment un tourisme pratiqué par la minorité blanche locale. Mais, dans les colonies françaises comme ailleurs, il faut nourrir les voyageurs, les loger, les guider, les transporter, les distraire. Le touriste du XX^e siècle n'est plus un voyageur au sens ancien du terme, mais un consommateur de sites, de monuments, de spectacles — au bénéfice de qui une partie de ces

activités est produite, programmée, encadrée par des acteurs en voie de professionnalisation.

C'est aussi un grand consommateur d'objets, ces fétiches indispensables à l'étranger de passage. Cet article ne se propose pas d'explorer la variété des retombées économiques de l'activité touristique en Afrique française, mais de se concentrer sur quelques domaines en rapport direct avec la thématique de la mise en tourisme des cultures. Le secteur de l'artisanat en fait partie au premier chef. L'intérêt pour les « industries indigènes » est en effet un *leitmotiv* des guides de voyages et l'on sait bien que, dès le XIX^e siècle, les touristes n'ont de cesse de ramener un souvenir de leurs vacances, preuve matérielle autant que symbolique du statut que confère le voyage d'agrément dans une société où le commun des mortels se déplace encore rarement pour son simple plaisir (Bertho-Lavenir 1999).

Les guides consacrent de longs passages à répertorier la variété de ce que le voyageur peut rapporter dans son bagage, preuve s'il en était besoin de la nécessité pour le touriste d'acheter des objets d'artisanat. Ainsi, « les bijoutiers indigènes du Sénégal sont habiles à fabriquer des bijoux en filigrane d'or, des bagues, colliers, bracelets habilement travaillés. Les Maures du fleuve ont des poignards au manche d'ébène et au fourreau d'argent, gravés et incrustés, ainsi que des colliers du même travail », tandis que « les touristes pourront se procurer, en Côte-d'Ivoire, des spécimens intéressants de l'art nègre : statuettes aux formes les plus diverses, sièges d'apparat finement sculptés, masques aux formes humaines ou bestiales, cannes curieusement travaillées, poteries portant en relief des images d'animaux, etc. »³⁵. Au Dahomey, « les amateurs de souvenirs historiques trouveront à Abomey de nombreux vestiges et souvenirs des anciens rois de ce pays ; partout, les touristes rencontreront de nombreux articles de l'art local : masques, sièges, armes et, notamment, de curieuses reproductions en cuivre d'hommes et d'animaux ». Sur les marchés de Haute-Volta, « on pourra se procurer ces étranges masques indigènes, ornés de longues fibres végétales qui cachent entièrement le danseur, ainsi que des instruments de musique les plus divers (balafons, guitares, etc.) » ; quant à la Mission des Pères Blancs de Ouagadougou, elle « fabrique des tapis de haute laine qui peuvent rivaliser avec ceux du Maroc »³⁶. À Djenné, on trouve dans les années 1950 « des bijoux d'or, d'argent, de cuivre, des armes, des coussins de cuir, de beaux tapis aux coloris éclatants et aux dessins originaux, des broderies et des poteries intéressantes »³⁷. Mais l'artisanat est parfois moins élaboré, ce que ne manquent pas de déplorer les rédacteurs de brochures : « Les articles en vannerie et les cuirs travaillés sont à peu près les seuls objets qu'un touriste puisse emporter comme souvenirs de la Guinée »³⁸.

35. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*, pp. 16 sq.

36. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*, pp. 16 sq.

37. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*

38. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*

Les artisans locaux commencent visiblement à sculpter des objets spécialement destinés aux voyageurs. Certaines productions semblent déjà se standardiser et s'orienter vers le goût des touristes. C'est ce que déplore Bohumil Holas, chef de la section d'ethnologie-sociologie de l'IFAN, à propos des statuettes en fonte à cire perdue des Fon du Dahomey :

« C'est de là que nous proviennent, après avoir parcouru tous les ports et tous les marchés de l'AOF dans les sacs des Haoussas et des Dioulas (commerçants ambulants) et dans les valises des touristes blancs, des milliers de ces statuettes effilées, en bronze jaune, qui semblent douées de mouvement. [...] ces figurines — fabriquées toujours en séries suivant les mêmes modèles — perdent beaucoup de leur charme ; ravalées au rang d'objets banals d'exportation, de simples bibelots souvenirs de voyage, elles satisfont davantage le touriste que le vrai connaisseur d'art africain » (Holas cité dans Houlet 1958 : CLXIII).

Le masque en bois — dont on sait qu'il a joué un rôle important dans l'émergence de l'art d'avant-garde du début du XX^e siècle — est également un objet prisé par le voyageur étranger, auréolé tout à la fois de sa dimension artistique, ethnographique et touristique, facile à transporter, mais aussi facile à fabriquer en série. Le *Guide Bleu* de 1958 atteste d'ailleurs une forme d'adaptation cocasse à la loi du marché : en plein pays lobi, s'est développé depuis plusieurs années un artisanat d'inspiration baoulé, sous l'impulsion d'un commandant de cercle, car les masques baoulé se vendent mieux aux touristes de passage que les productions artisanales locales³⁹. L'initiative semble isolée et suffisamment exceptionnelle pour être mise en avant par le guide ; pour autant, cette anecdote suggère des formes précoces d'homogénéisation culturelle, de désacralisation des objets et de folklorisation de la culture sous l'impact de la demande européenne.

Certaines formes de la modernité africaine peuvent néanmoins être données à voir aux touristes, dans la mesure où elles attestent le succès généralisé de la « mission civilisatrice ». Au Congo, l'émergence de nouvelles activités artistiques développées dans le cadre du Centre d'art africain dirigé par M. Lods, est signalée et les visiteurs les plus curieux sont invités à y découvrir les productions : « [que le touriste] n'oublie pas de visiter [...] l'atelier de peinture d'où sont sortis des artistes africains d'un réel talent »⁴⁰. Les ateliers artisanaux soutenus par les missionnaires sont également indiqués de façon systématique. Ailleurs, ce sont les écoles d'artisanat qui sont créées et soutenues par les autorités coloniales.

Bien sûr, leur vocation première n'est pas de fournir en objets « typiques » le marché étroit des touristes, mais de développer ou de sauvegarder des savoir-faire locaux, tout en contribuant à la formation professionnelle des jeunes. Mais, dans le domaine de l'artisanat d'art, les liens avec l'activité touristique ne sont pas inexistantes dans la mesure où les guides et les brochures

39. Exposition coloniale internationale de Paris, *op. cit.*

40. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 210.

incitent systématiquement leurs lecteurs à aller acheter des objets auprès des créateurs formés dans ces centres, de l'ouvroir des Sœurs blanches de Ouagadougou ouvert en 1917, à la Maison des Artisans fondée à Bamako en 1932. Dans la première moitié du ^{xx}e siècle, « l'ouvroir des tapis [...] était alors la grande attraction de la capitale de la Haute-Volta, et faisait obligatoirement partie de la visite de la ville » pour les personnalités de passage comme pour les visiteurs étrangers (Bobin 2003 : 263). Quant au centre de Bamako — qui forme pendant trois ans des élèves bijoutiers, cordonniers, maroquiniers, forgerons, tisserands, relieurs, sculpteurs —, il garantit une formation artistique « conforme à la tradition, avec l'emploi des techniques du pays et de la décoration locale » (Holas cité dans Houlet 1958 : 187).

Des travaux plus approfondis devraient permettre de mieux connaître ce volet de la politique coloniale de formation professionnelle en Afrique subsaharienne et de voir dans quelle mesure elle peut être rapprochée de la politique volontariste menée par Lyautey⁴¹ au Maroc (Dulucq & Zytnicki 2007 : 14).

L'essor de l'artisanat d'art dans les territoires dominés va de pair avec un phénomène croissant de patrimonialisation des cultures indigènes, soutenues d'abord par les autorités coloniales (Oulebsir 2004 ; Dulucq & Zytnicki 2007 : 9-19) puis réappropriées par les Africains eux-mêmes. C'est ce que montre Gaetano Ciarcia (2003 : 138-139) à propos de la culture dogon : les Dogons, et les Maliens en général, ont transformé le mythe ethnographique griaulien en « ressource naturelle » et en « patrimoine », au gré d'une gestion « anthropologico-touristique de la région ». D'où la continuité probable, des temps coloniaux au tourisme contemporain, d'une valorisation, d'un inventaire et d'une promotion de la « tradition » africaine qui n'excluent pas le phénomène d'invention de cette même « tradition » (Ciarcia 2001b). Dans un tel processus, les populations sont parfois amenées à « cohabiter avec [leur] propre fiction » (Ciarcia 2003 : 195), dans une économie générale de l'exotisme.

L'émergence d'un patrimoine africain inventorié, collectionné, étudié, éventuellement sauvegardé et mis en musées, est l'un des aspects culturels que les guides de l'époque coloniale promeuvent dès qu'ils en ont la possibilité. Ils conseillent par exemple d'inclure la visite des quelques musées existant dans les capitales où collections ethnographiques, historiques et artistiques, constituent des vitrines valorisantes des colonisés comme des colonisateurs (Adedze 1997). Ainsi, « lorsqu'on passe à Dakar, une visite à Gorée s'impose. [...] À Gorée a été inauguré le 4 juin dernier (1955) un Musée Historique de l'AOF. Les salles sont installées pour évoquer [sa] longue histoire, souvent

41. Lyautey fut non seulement un promoteur zélé des arts et traditions populaires (HOUSEFIELD 2004), mais aussi un ardent partisan du développement touristique dans le protectorat (LLANES 2006 : 149 *sq.*).

obscur [...] »⁴². Le musée a été installé « après une patiente restauration de l'ancienne demeure "bourgeoise" de Gorée qui l'abrite »⁴³ — indice supplémentaire du souci de préservation du patrimoine bâti. Les institutions muséales ont en effet un rôle non négligeable dans les politiques culturelles coloniales, en métropole comme dans les territoires dominés, proclamant le rôle bénéfique des colonisateurs, seuls gardiens légitimes des patrimoines autochtones (Oulebsir 2004 ; Dulucq & Zytnicki 2007). Si les musées sont moins nombreux et bien moins dotés en AOF et en AEF qu'en Indochine ou qu'au Maghreb, leur développement dans les années 1950 s'inscrit dans une mise en scène de l'Afrique qui est aussi celle de la France comme puissance tutélaire et protectrice des cultures locales : les touristes sont incités à venir y admirer à la fois les objets et ceux qui les conservent.

On le voit, dès le début du xx^e siècle, les promoteurs du tourisme en Afrique coloniale française se sont appuyé sur une gamme d'arguments variés pour tenter d'attirer des visiteurs encore peu nombreux. Si les touristes européens ou américains qui se rendent en Afrique rêvent d'abord de chasse et de pêche sportive, de grands espaces dépaysants, la valorisation d'éléments d'ordre culturel a fait partie dès l'origine de la mise en tourisme.

Or, reconnaître plutôt que découvrir, prendre la mise en scène de la culture pour la culture elle-même, telle a souvent été la seule attente des touristes. Cet état d'esprit « émousse forcément la curiosité et limite l'intérêt des étrangers pour la réalité » (Doquet 1999 : 250). On ne s'étonne guère de voir les voyageurs des années 1920-1950 venir chercher en Afrique coloniale la confirmation de ce qu'ils croient déjà savoir sur la culture et sur l'« âme africaine » : ésotérisme des croyances animistes, hiératisme des danses ancestrales, pittoresque des marchés, beauté des productions artisanales « traditionnelles ».

Ces attentes encourageant la naissance de pratiques touristiques relativement bien circonscrites qui visent à exhiber les signes tangibles de la « tradition » et de l'« authenticité » des cultures africaines. Cérémonies rituelles calibrées et art nègre convenu sont donc au rendez-vous, dans un processus de folklorisation et de standardisation où les autorités coloniales comme les acteurs africains sont partie prenante, mais échappent sans doute en partie aux visiteurs. L'expérience coloniale n'est certes pas l'unique matrice de la mise en tourisme stéréotypée des cultures africaines contemporaines, mais certains mécanismes y sont déjà repérables. Ils renvoient tout autant à la nature de l'activité touristique en général (mise en scène des identités, invention de sites, création d'objets et d'images « souvenirs », etc.) qu'à des processus plus insidieux, liés à la domination impériale elle-même et au sentiment de supériorité qui en découlait. Découvrir l'« âme africaine », c'est aussi aller constater *de visu* le fossé séparant l'Européen de l'Africain, le colonisateur du colonisé, dans la mise en spectacle de ce dernier.

42. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, op. cit., p. 137.

43. IFAN, *Guide du musée historique de Gorée*, Dakar, IFAN, 1955, p. 7.

Le primo-tourisme culturel de l'époque coloniale a indubitablement concouru, comme l'ont montré Anne Doquet et Gaetano Ciarcia pour une période plus récente, à enclencher des phénomènes d'« ethnologisation » d'un groupe particulièrement visité. Les savoirs coloniaux ont en effet participé au devenir touristique de certains lieux, — de Tombouctou à Sangha —, de certains groupes — des Touaregs aux Dogons. Dans le cas de ces derniers, on peut même parler de « cadeaux mythologiques » fort bienvenus légués par les colonisateurs. L'État malien aurait ainsi hérité d'« une matrice scientifico-coloniale instrumentalisée pour valoriser la culture locale » (Ciarcia 2003 : 139), au gré d'un développement rapide du tourisme à partir des années 1970-1980.

Tout cela n'a pas été sans conséquences sur les cultures des populations ainsi « mises en tourisme ». On peut inférer du cas dogon l'existence de réappropriations, au moins partielles, par certains acteurs « indigènes », de la vision projetée sur eux, dans la mesure où il allait de l'intérêt économique de ces populations de séduire les touristes. Cette évolution sous l'œil fasciné des étrangers a ainsi pu contribuer à encourager des mutations culturelles importantes : fixation de styles à succès (artistiques, cérémoniels), repli éventuel sur un éventail restreint de manifestations « spectaculaires », patrimonialisation de la « tradition », etc.

Pour autant, l'historien a, bien moins que l'ethnologue — qui bénéficie d'un accès direct à ses informateurs —, la possibilité de valider ces intuitions. Les sources coloniales ne lui donnent guère accès à cette dimension passionnante du phénomène touristique vécu par les populations concernées, le cantonnant dans une position d'extériorité comparable peut-être à celle d'un touriste en pays étranger...

Laboratoire FRAMESPA (France méridionale & Espagne), Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse.

BIBLIOGRAPHIE

ADEDZE, A.

1997 *Collectors, Collections and Exhibitions. The History of Museums in Franco-phone West Africa*, Los Angeles, University of California, Thèse non publiée.

BERTHO-LAVENIR, C.

1999 *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob.

BLOCH, J.-R.

1929 *Cacahouettes (sic) et bananes. À la découverte du monde connu*, Paris, NRF (« Les documents bleus »).

BOBIN, F.

- 2003 « Sœurs blanches et femmes voltaïques : regards croisés sur l'ouvroir de Ouagadougou (1917-1954) », in H. d'ALMEIDA-TOPOR, M. LAKROUM & G. SIITTLER (dir.), *Le travail en Afrique noire. Représentations et pratiques à l'époque contemporaine*, Paris, Karthala : 261-282.

BOYER, M.

- 1996 *L'invention du tourisme*, Paris, Gallimard.

BRUNEAU DE LABORIE, É.-L.

- 1929 *Les chasses en Afrique française. Carnets de route*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales.
- 1931 *Guide de la chasse et du tourisme en Afrique centrale et spécialement au Cameroun*, Paris, Éditions géographiques, maritimes et coloniales.

BYRNE, A.

- 2001 *La quête d'une femme ethnologue au cœur de l'Afrique coloniale. Denise Paulme 1909-1998*, Maîtrise, Université de Provence-Centre d'Aix.
<<http://sites.univ-provence.fr/~wclio-af/numero/6/Sommaire.html>>.

CAHIERS JUSSIEU

- 1976 *Le mal de voir. Ethnologie et orientalisme, politique et épistémologie, critique et autocritique*, numéro spécial, *Cahiers Jussieu*, 2, Paris, Université Paris-Diderot-Paris 7.

CIARCIA, G.

- 1998 « Ethnologues et dogon. La fabrication d'un patrimoine ethnographique », *Gradhiva*, 24 : 108-115.
- 2001a « Dogons et dogon. Retours au "pays réel" », *L'Homme*, 157 : 217-230.
- 2001b « Exotiquement vôtres. Les inventaires de la tradition en pays dogon », *Ter-rain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 37 : 105-122.
- 2003 *De la mémoire ethnographique. L'exotisme en pays dogon*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Cahiers de l'Homme »).

DELAFOSSÉ, M.

- 1912 *Haut-Sénégal-Niger*, Paris, E. Larose.

DOQUET, A.

- 1999 *Les masques dogon. Ethnologie savante et ethnologie autochtone*, Paris, Karthala.
- 2002 « Se montrer dogon. Les mises en scène de l'identité ethnique », *Ethnologies comparées. Revue électronique du CERCE*, 5 : non paginé.

DULUCQ, S.

- 2009 « Tourisme et fait colonial. La naissance du tourisme dans les territoires de l'Afrique française (années 1920-1950) », in C. ZYTNICKI & H. KAZDHAGLI (dir.), *Le tourisme dans les colonies françaises (XIX^e-XX^e siècles)*, Actes du colloque *Tourisme et fait colonial au Maghreb*, Toulouse, 7-9 décembre 2006, Paris, Publications de la SFHOM : 39-54.

DULUCQ, S. & ZYTICKI, C. (dir.)

- 2007 « La colonisation culturelle outre-mer », dossier spécial, *Outre-Mers. Revue d'Histoire*, 356-357 : 9-172.

DE FOUCAUCOURT, J.

- 1928 *De l'Algérie au Soudan par le Sahara. 5 000 km en automobile dans le désert et la brousse. Guide transsaharien : les deux rives du Tanezrout N'Ahenet*, Paris, F. Lanore.
- 1938 *Vingt mille lieues dans les airs. Tour d'Europe, tour d'Afrique, dans un petit avion de tourisme*, Paris, Payot.

FURLOUGH, E.

- 2002 « Une leçon de choses. Tourism, Empire and the Nation in Interwar France », *French Historical Studies*, 25 (3) : 441-473.

GIDE, A.

- 1927 *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard (« Carnets de route »).

HAUMONTÉ, J.

- 2005 *Des ailes pour l'Afrique. Le développement de l'aéronautique en Afrique française coloniale (1945-1960)*, Maîtrise, Toulouse, Université de Toulouse-II.

HOULET, G.

- 1958 *Afrique occidentale française, Togo*, Paris, Hachette (« Les Guides Bleus illustrés »).

HOUSEFIELD, J.

- 2004 « Cultural Governance. Artisans and Museums in French Colonial Morocco », Colloque de la Western Society for French History (atelier : *Interrogating French Colonial Governance : Algeria, Vietnam, Morocco*), communication orale.

LEPRINCE, J.

- 1910 « Le tourisme colonial. À travers le Labé (Fouta-Djalou) », *Revue Coloniale* : 385-390.

LLANES, C.

- 2006 *Le tourisme au Maroc de 1912 à 1956. Développement et spécificités en période coloniale*, Master 2 d'histoire, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail.

MARCIN, Y.

- 2006 *La naissance du tourisme dans l'Afrique coloniale française*, Master, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail.

MCGREGOR, J. A.

- 2003 « The Victoria Falls 1900-1940. Landscape, Tourism and the Geographical Imagination », *Journal of Southern African Studies*, 29 (3) : 717-737.

MORAND, P.

1928 *AOF. De Paris à Tombouctou*, Paris, Flammarion.

MURRAY, A.

2000 « Le tourisme Citroën au Sahara (1924-1925) », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, 68 : 95-107.

NORDMAN, D. & RAISON, J.-P. (dir.)

1980 *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Construction et usages des sciences humaines en Afrique (XIX^e-XX^e s.)*, Paris, Presses de l'ENS.

OULEBSIR, N.

2004 *Les usages politiques du patrimoine. Monuments, musées et histoire en Algérie (1830-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.

RONDET-SAINT, M.

1933 *Sur les routes du Cameroun et de l'AEF*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes & coloniales.

SAUVAGE, M.

1937 *Sous le feu de l'équateur. Les Secrets de l'Afrique noire*, Paris, Denoël.

SIBEUD, E.

2002 *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France (1878-1930)*, Paris, Éditions de l'EHESS.

SURUN, I.

2002 « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique*, 2 : 131-144.

ZYTNIKI, C.

2006 « L'invention des sites touristiques dans la Tunisie pré-coloniale et coloniale », in C. ZYTNIKI, D. BOUMEGGOUTI, *ET AL.* (dir.), *Pour une histoire du tourisme au Maghreb (XIX^e-XX^e siècles)* : 87-98.

ZYTNIKI, C. & KAZDAGHLI, H. (dir.)

2009 *Le tourisme dans les colonies françaises (XIX^e-XX^e siècles)*, Actes du colloque *Tourisme et fait colonial au Maghreb*, Toulouse, 7-9 décembre 2006, Paris, Publications de la SFHOM : 39-54.

ZYTNIKI, C., BOUMEGGOUTI, D. *ET AL.* (dir.)

2006 « Pour une histoire du tourisme au Maghreb (XIX^e-XX^e siècles) », *Tourisme*, 15.

RÉSUMÉ

Des années 1920 aux années 1950, des formes précoces de tourisme ont émergé en Afrique tropicale sous domination française. Ce tourisme s'est essentiellement structuré autour d'activités de nature (safari, pêche), mais il s'est également concentré sur la découverte des cultures locales, contribuant dès l'Entre-deux-guerres à leur « mise en forme » et à leur « mise en scène ». Administrateurs coloniaux, opérateurs privés et voyageurs eux-mêmes ont ainsi amorcé un processus d'« invention » du patrimoine touristique africain, autour de sites repérés (Tombouctou, falaise dogon, etc.) et d'activités codifiées (achats d'objets artisanaux sur les marchés, assistance à des « tam-tam » et des danses cérémonielles, etc.). Si peu développé qu'ait alors été ce tourisme, il a néanmoins eu des effets de retour sur les sociétés et les cultures locales et a construit des représentations pérennes de ce qui était « touristiquement pertinent » en Afrique.

ABSTRACT

"Discovering the African Soul". The Dark Ages of Cultural Tourism in French Colonial Africa (1920s-1950s). — Early forms of tourism developed in French tropical Africa from the 1920s to the 1950s. Tourism was essentially focussed on nature-related activities (safari, fishing) but touristic interest was also aroused by the discovery of local cultures, thus shaping or reshaping them. Colonial officers, private investors and travellers themselves initiated the "invention" of an African patrimony, shedding light on special spots of interest (Timbuktu, Dogon cliffs, etc.) and on codified activities (shopping for artefacts in market places, watching "tam-tam" and other ceremonial dances, etc.). Even if tourists were rare back then, feedback effects on local societies and cultures were induced by tourist activities, which also promoted perennial representations of what is "touristically consistent" in Africa.

Mots-clés/Keywords : Afrique coloniale française, invention des sites, patrimonialisation, représentations, tourisme/French colonial Africa, invention of an heritage, representations, tourism.